

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage de Flavio Biondo, *Rome triomphante/Roma triumphans*, Livres I et II, édité par Anne Raffarin, avec la collaboration de Giuseppe Marcellino pour l'établissement du texte du Livre I, d'Élisabeth Buchet pour la traduction et les notes du Livre II, et une préface de John Scheid, Paris, Les Belles Lettres, « Classiques de l'Humanisme », juin 2022, CLV et 341 p.

Dans la préface de sa *Rome restaurée*, publiée par Anne Raffarin il y a quelques années dans cette même collection, Flavio Biondo exprimait sa stupéfaction devant l'état de délabrement de l'*Vrbs* et sa consternation face à l'indifférence qui entoure aussi bien les édifices que le souvenir de la civilisation romaine. Ce constat l'incite à s'engager dans une grande entreprise de restauration de tous les savoirs sur l'Antiquité qui se prolonge et s'approfondit dans l'ensemble de ses œuvres jusqu'à *Rome triomphante*. La restauration érudite

qu'il entreprend en 1446 dans la *Roma instaurata* en exploitant toutes les sources disponibles, livresques, épigraphiques, archéologiques, permettait, dans une première étape, de restituer la localisation, la fonction et la destination des édifices en ruines de la Rome antique en les rapprochant des édifices de la Rome contemporaine. L'*Italie illustrée* (*Italia illustrata*) est composée entre 1448 et 1453 avec l'ambition d'*illustrare rerum Italiae obscuritatem* : description de l'Italie partagée en dix-huit régions, l'ouvrage établit notamment un catalogue des pôles artistiques majeurs et des hommes illustres de chaque région, de l'antiquité à son époque, de sorte qu'il fournit de précieuses indications sur les cercles humanistes qui se constituent autour de grandes figures. Dans les mêmes années, il compose deux traités en prise directe avec l'actualité et dont les échos vont se faire entendre dans *Rome triomphante*, notamment dans la dédicace au pape Pie II : l'*Oratio coram serenissimo imperatore Federico* en 1452 (discours pour la Croisade) et le *De expeditione in Turchos* en 1453, dédié à Alphonse d'Aragon. Nourrie par ces travaux préparatoires, *Rome triomphante* (1459), rassemble une documentation si considérable que Flavio Biondo, premier « encyclopédiste » parmi les modernes, semble y réactualiser le projet de Varron : établir un savoir complet sur la Rome antique à l'apogée de son rayonnement. De même que, dans *Rome restaurée*, il proposait un parcours savant dans les monuments de la Rome antique, il se place ici en position de guide érudit pour un parcours dans la civilisation romaine, envisageant successivement la religion (livres I-II), l'administration des affaires publiques (livres III, IV, et V), l'armée (livres VI et VII), la vie privée VIII et IX), les triomphes (X). Mais, texte politique tout autant que méthodologique, la préface de *Rome triomphante* clarifie d'emblée le but de l'humaniste : brosser un tableau de Rome au faîte de sa gloire afin de proposer aux nouvelles générations un modèle susceptible de leur insuffler le désir d'imiter les vertus des Anciens.

Le livre I qui ouvre la première des cinq parties présente ainsi un exposé chronologique et thématique des religions polythéistes antérieures à la religion romaine : Biondo y brosse un tableau, le plus exhaustif possible, des religions antiques, présentant l'origine des croyances propres à chaque peuple de l'Antiquité (les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs puis les Romains) avant le christianisme. Il examine le nom des dieux, l'origine et le déroulement des fêtes, des rites, des diverses catégories de temples qui leur sont consacrés.

Le livre II étend cette étude des fondements des religions à des considérations institutionnelles relatives à l'organisation des cultes : les collèges de prêtres (pontifes, flamines, vestales), les jeux, les spectacles, les supplications. Les rapprochements avec les jeux et célébrations organisés dans la Rome pontificale se multiplient au fil du texte jusqu'au rapprochement final entre l'apothéose des empereurs et les rituels entourant la mort du pape.

Pourquoi commencer par la religion et en l'occurrence, dans un livre dédié au pape Pie II, par ce paganisme dénoncé par Augustin comme une superstition et une ignominie ridicule ? Parce que, comme Cicéron le rappelle dans la *Réponse sur les haruspices*, c'est par leur piété que les Romains ont « surpassé tous les peuples et toutes les nations » ; parce que les rites adressés aux dieux étaient étroitement associés aux actes de l'État ; enfin, et même si la conciliation du paganisme et du christianisme semble impossible, en raison du postulat selon lequel la Rome chrétienne ne triomphera que si elle assume, mais en le transcendant, l'héritage de la Rome païenne, comme le montre en écho ou en miroir, dans l'explicit du Livre X et dernier, l'évocation du triomphe du pontife romain, moderne symbole de Rome triomphante.

La Préface à ce premier volume, demandée à John Scheid, l'un des meilleurs spécialistes actuels de la religion romaine, ne manque pas de souligner les limites du tableau présenté ici : c'est la Rome de la République qui est surtout analysée, aux dépens de l'Empire, la documentation repose essentiellement sur les textes littéraires, plus exceptionnellement sur l'épigraphie (il est vrai que des inscriptions importantes ne seront connues qu'au siècle suivant), surtout l'attention est focalisée sur les cultes officiels au détriment de la religiosité des particuliers, telle qu'elle se révèle à travers les sacrifices pratiqués dans les familles et associations. Cela n'empêche pas notre confrère d'accorder à cet exposé fondateur une valeur historiographique éminente, offrant à la date où il paraît la première tentative et le premier modèle d'un plan qui sera suivi par une longue série de manuels jusqu'au siècle dernier.

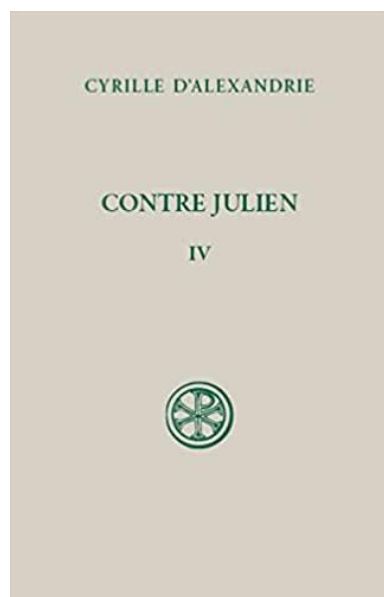
Rédigée par Anne Raffarin, l'Introduction générale, qui embrasse la totalité des dix livres avant de se focaliser sur les livres I & II, tente, après une solide présentation de l'auteur, de cerner son projet dans le contexte littéraire, religieux et politique qui entoure la composition de cet immense *opus*. Dans le cadre d'un examen approfondi de la nature du projet encyclopédique, elle présente les enjeux de la sélection des sources (en premier lieu les *Antiquités divines et humaines* de Varron, à la fois source et modèle, lu à travers Augustin et Macrobie, mais aussi grecques, tels Eusèbe, Plutarque et Hérodien), les conditions de leur transmission, les résultats de leur exploitation, si considérables que les avancées introduites par *Rome triomphante* ne seront pas dépassées avant le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, enfin la fortune du texte, littéraire mais aussi iconographique, illustrée par la Lettre de Michele Tramezzino à Michel Ange donnée en Annexe. Suit une riche bibliographie du sujet.

La Note sur le texte, confiée à Giuseppe Marcellino, présente les manuscrits, nombreux (vingt-trois) et parfois précieux, ainsi que les premières éditions incunables et imprimées. Elle permet de comprendre la sélection effectuée pour l'établissement du texte latin fondé sur l'examen des manuscrits les plus proches de la date de composition. La présente édition est fondée sur le manuscrit *Vaticanus Chisianus* I. VIII. 290, qui a appartenu au Pape Pie II, dédicataire de la *Roma triumphans*. Dans les rares cas où le texte de ce manuscrit offrait des leçons manifestement erronées, on a eu recours à deux autres manuscrits de la Bibliothèque Vaticane : le *Vaticanus Chisianus* I. VIII. 289, ayant lui aussi appartenu à la famille Piccolomini, et l'*Ottobonianus Latinus* 1917, manuscrit appartenant à la famille Biondo et comprenant des corrections autographes de Gaspare Biondo, fils de l'humaniste, auxquelles se sont ajoutées par la suite des corrections de son neveu Paolo. Le recours à ce dernier manuscrit pour corriger le texte a toutefois été très limité, tant il est établi pour les éditions d'autres œuvres de son père, que Gaspare n'hésitait pas à introduire nombre d'éléments nouveaux pour améliorer le texte, et l'objectif étant d'offrir au lecteur un texte latin cohérent qui corresponde autant que faire se peut à celui qu'eut entre les mains le pape Pie II. Un autre choix

a été fait : celui de donner un texte latin témoin des aléas propres à la transmission des œuvres antiques jusqu'à la Renaissance. Sont signalées ainsi dans les citations des *auctoritates* tous les écarts entre le texte transmis par l'humaniste et le texte de nos éditions modernes, tâche d'autant plus nécessaire et complexe pour les textes grecs qu'ils sont cités dans les traductions données en latin par les humanistes. Certaines corrections, toujours signalées en note, se sont avérées indispensables à l'établissement de la traduction en vis-à-vis.

La traduction, première en notre langue, assumée par Anne Raffarin pour le Livre I et par Élisabeth Buchet pour le Livre II, est accompagnée d'un important appareil de notes qui renvoient aux sources classiques et tardo-antiques utilisées, apportent les informations indispensables à l'identification des personnages contemporains de l'auteur, et permettent d'évaluer le savoir introduit par *Rome triomphante* dans le cadre d'un rapprochement entre l'état des connaissances de l'époque et ce que nous savons aujourd'hui. Est examiné également le parcours des sources fragmentaires transmises par les Pères de l'Église : c'est notamment le cas des fragments des *Antiquités humaines et divines* de Varron transmis par Augustin dans la *Cité de Dieu* dans une optique et avec des intentions de décrédibilisation des païens qui ne coïncident pas avec le projet intellectuel et spirituel de Flavio Biondo.

Le travail d'équipe, qui mobilise les efforts de dix spécialistes responsables des différents domaines, donnera lieu à la publication prochaine de quatre autres volumes, une petite bibliothèque dont celui-ci n'est que le premier élément. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteure, le Tome IV du *CONTRE JULIEN* de Cyrille d'Alexandrie (livres VIII-IX). Introduction et annotation par Marie-Odile Boulnois, directrice d'études à l'École pratique des hautes études. Traduction en français de Marie-Odile Boulnois (avec la collaboration de Jean Bouffartigue† décédé en 2013), Collection « Sources chrétiennes », n° 624, Paris 2021. Texte grec de Wolfram Kinzig et Thomas Brüggemann (GCS [Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte] NF 21, 2017, pour les livres VI-X du *Contre Julien*), repris avec de rares modifications. La traduction (la première en langue moderne) est accompagnée d'un appareil biblique, d'un appareil des sources profanes, de notes de bas de page et de notes complémentaires. Ce livre épais de 708 pages est le 9<sup>e</sup> volume des œuvres de Cyrille d'Alexandrie à paraître dans la collection des *Sources Chrétiennes*.

Un rappel général est utile pour mettre en perspective l'importance de ce livre. Cyrille, né entre 375 et 380 dans les environs d'Alexandrie (et mort en 444), évêque d'Alexandrie en 412, a produit une des œuvres les plus volumineuses qui nous soient conservées de toute la littérature grecque (elle occupe dix volumes de la *Patrologie grecque* de Migne). Figure majeure de la littérature chrétienne au V<sup>e</sup> siècle et personnage politique à Alexandrie, il est surtout connu pour sa réfutation des thèses christologiques de Nestorius et pour son rôle lors du concile d'Éphèse en 431, et ses écrits témoignent d'une très grande variété d'intérêts : ouvrages exégétiques, traités dogmatiques contre les ariens ou dialogues christologiques, écrits liés à la controverse nestorienne, lettres (en particulier les *Lettres festales* rédigées chaque année pour annoncer la date de Pâques), homélies... et le *Contre Julien*, œuvre monumentale qui réfute pas à pas l'ouvrage de polémique antichrétienne rédigé par l'empereur Julien durant l'hiver 362-363. Du *Contre Julien* nous n'avons conservé, en tradition directe et intégralement, que les dix premiers livres, ainsi que des fragments des dix livres suivants. Il n'en existe encore aucune autre traduction en langue moderne que la traduction française. Après la publication des livres I-II, parus dans la collection des Sources chrétiennes en 1985 (SC 322), l'entreprise de traduction annotée a été reprise par Marie-Odile Boulnois, directrice d'études à l'EPHE, Section des sciences religieuses, spécialiste de Cyrille et auteure d'un grand ouvrage de référence intitulé *Le paradoxe trinitaire chez Cyrille d'Alexandrie. Herméneutique, analyses philosophiques et argumentation théologique* (Paris, Études Augustiniennes, 1994). Dans la collection des *Sources Chrétiennes*, Mme Boulnois a déjà collaboré à la traduction et à l'annotation de plusieurs œuvres de Cyrille d'Alexandrie, comme les *Lettres Festales* t. I (SC 372, 1991) et t. III (SC 434, 1998) ; elle a dirigé le volume du *Contre Julien*, tome II (livres III-V) (SC 582, 2016), dont elle a rédigé l'introduction, l'annotation et supervisé la traduction. Le présent volume est donc la dernière réalisation d'un projet scientifique de grande importance et de longue haleine, d'une très grande nouveauté, menée par une éminente spécialiste de cet auteur.

Le *Contre Julien* est en effet un ouvrage fondamental pour l'étude de l'apologétique chrétienne des premiers siècles et des interactions entre paganisme et christianisme, ainsi que de la théologie et de l'exégèse cyrilliennes. C'est une œuvre d'ampleur monumentale, qui affronte et réfute pas à pas le traité *Contre les Galiléens* lequel, perdu en tradition directe, ne

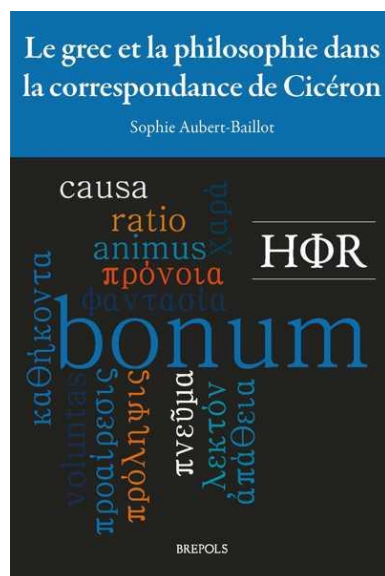
nous est connu qu'à travers les citations qu'en donne Cyrille, auxquelles il faut ajouter un petit nombre de fragments cités par d'autres réfuteurs. Même si le *Contre les Galiléens* de Julien bénéficie d'une édition critique et d'une traduction italienne (1990), le travail très minutieux effectué par Mme Boulnois sur le texte de son citateur (contexte des extraits, résumé des parties non citées et reformulation à travers la réfutation) permet de mieux comprendre cette œuvre, et la méthode de citation et d'argumentation de Julien, qui non seulement cite de nombreux textes bibliques, mais s'appuie aussi sur des variantes textuelles et des gloses marginales. Dans l'adresse qu'il rédige à l'attention de l'empereur Théodose II, Cyrille souligne le danger que représente l'ouvrage de Julien, y compris pour des chrétiens affermis dans la foi qui peuvent se laisser tromper par sa connaissance de la Bible et la puissance de son argumentation. Julien connaît en effet la religion chrétienne de l'intérieur, fait allusion aux débats théologiques internes et soulève de nombreuses discussions exégétiques. Cyrille doit répondre à des objections extrêmement diverses comme l'infériorité de la cosmogonie rapportée par la *Genèse* comparée à celle du *Timée* de Platon, les représentations blasphématoires que la *Genèse* ou l'*Exode* donnent de Dieu et de ses attributs (absence d'omniscience, méchanceté, jalousie), l'impossibilité pour un Dieu universel de s'occuper d'une nation particulière, la supériorité de la culture grecque sur celle des Hébreux, l'infidélité des chrétiens au judaïsme en matière de doctrine (monothéisme) et de pratiques (sacrifices, prescriptions alimentaires, divination), les critiques sur la divinité et l'incarnation du Christ. Tel est l'esprit général de l'ouvrage, qui manifeste en particulier à travers les réfutations la culture philosophique de Cyrille.

D'un point de vue littéraire, le style de Cyrille est extrêmement recherché, prolixe et souvent archaïque. Son lexique est l'un des plus riches de la littérature grecque et comprend un nombre impressionnant de néologismes et d'hapax. Il recourt également à de nombreuses figures rhétoriques et crée volontiers des discours fictifs. À la suite de Clément d'Alexandrie, il présente le recours à la culture profane comme « un exercice préparatoire à la véritable éducation » et son *Contre Julien* fournit une liste particulièrement riche de citations d'auteurs profanes, en particulier philosophiques. Le livre VIII est à cet égard très spécifique. Il constitue une des mines les plus importantes (avec le livre I) par sa richesse doxographique (il donne de nombreuses citations d'auteurs profanes, inconnues par ailleurs), alors même qu'il ne réfute que trois fragments de Julien choisis de manière à pouvoir présenter un traité dogmatique en deux volets sur la Trinité et l'Incarnation. En réponse à la critique de Julien selon laquelle le prologue de l'évangile de Jean prouverait que les chrétiens croient en plusieurs dieux (et se sont écartés du monothéisme des Hébreux), Cyrille expose, contre cette imputation de polythéisme, sa théologie trinitaire, à partir de ses fondements scripturaires, mais aussi grâce à une longue séquence doxographique visant à établir que les philosophes grecs ont eu une certaine connaissance, même imparfaite, de la Trinité. Répondant donc à Julien qui compare la doctrine grecque à celle des Hébreux pour montrer la supériorité de la première et cite des témoignages bibliques dans le procès qu'il fait au christianisme, Cyrille cite une grande quantité de textes profanes pour prouver qu'ils sont en accord avec le christianisme. Si l'on s'en tient aux auteurs philosophiques, Cyrille donne environ 120 citations dans l'ensemble du *Contre Julien*. Les philosophes cités sont par exemple Platon, Plutarque, Numénios, Plotin, Porphyre (l'auteur le plus cité) et Amélius, auxquels on ajoutera le *Corpus Hermétique*. Pour un bon nombre de ces textes, Cyrille représente soit la seule source connue, soit le seul témoin indirect. Il est ainsi le seul à nous avoir conservé des fragments de l'œuvre de Porphyre tirés de l'*Histoire philosophique*, du traité *À Nemertius* et d'un passage de la *Lettre à Anebon*, mais aussi, pour le grec, du traité *Sur la Providence* d'Alexandre d'Aphrodise, dont il existe une traduction arabe incomplète. Même quand certains textes sont connus en tradition directe, Cyrille est parfois le seul témoin indirect, par exemple pour le *Corpus Hermétique*. On constate aussi l'utilité du témoignage de Cyrille pour certaines œuvres, comme les traités de Plutarque *Sur l'E de Delphes* ou *Sur Isis et Osiris*, dont la tradition manuscrite défectueuse peut être améliorée par les citations du *Contre*

*Julien IX*, mais aussi pour certains passages du traité *Sur l'abstinence* de Porphyre et un extrait de l'*Oreste* d'Euripide. L'étude de Mme Boulnois précise les intérêts qui ont présidé à la sélection par Cyrille de certains textes et à leur découpage. Cette édition constitue donc aussi une base qui permet de comparer la manière dont Cyrille cite et utilise la littérature profane avec les méthodes des autres apologistes chrétiens (Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée, Théodoret de Cyr). Alors même qu'il est l'un des plus longs, le livre VIII ne réfute, comme je l'ai dit, que trois fragments de Julien découpés de manière à pouvoir présenter un traité dogmatique en deux volets sur la Trinité et l'Incarnation. Pour le deuxième volet de ce traité dogmatique, sur l'Incarnation, Cyrille cite encore Amélius. Le livre IX cite un nombre plus important du *Contre les Galiléens* de Julien (9 fragments et 4 *testimonia*) et poursuit l'exposé christologique en consacrant deux longs passages à l'exégèse de textes aussi mystérieux que célèbres : *Genèse* 6, 2-4 sur l'union des « fils de Dieu » avec les filles des hommes (la difficulté d'interprétation étant compliquée par l'existence d'une variante textuelle), et *Lévitique* 16 sur le bouc émissaire et les deux natures du Christ. Il examine également la question du rapport des chrétiens à la Loi pour montrer qu'ils ne l'ont pas abandonnée, et étudie la signification *figurative* de la Loi, des sacrifices et des prescriptions alimentaires, recourant là encore à plusieurs citations de Porphyre (qui rejette les sacrifices sanglants). On mesure l'immense érudition nécessaire à la traduction et au commentaire d'un tel ouvrage, et ce travail force l'admiration. Les livres VIII et IX sont les parties les plus dogmatiques du *Contre Julien*, et l'apport de cette publication à l'histoire de dogmes fondamentaux de la théologie chrétienne (sur le monothéisme, la Trinité, la christologie) est remarquable, tout comme son témoignage sur la polémique antichrétienne de l'empereur Julien, et sur la tradition philosophique grecque (y compris sur les symboles pythagoriciens !).

L'introduction du volume ici présenté, en cinq chapitres, est un véritable livre (245 pages, avec une riche bibliographie de près de 30 pages). Elle propose une synthèse sur : – la structure et l'argumentation (utilement résumée) des livres VIII-IX dont le plan peut déconcerter ; – les sources des objections de Julien (qui pourrait répondre au *Contre Celse* d'Origène) ; – la question du monothéisme (et de la fidélité des chrétiens à Moïse) et la question de la Trinité (avec un point sur les convergences entre les triades philosophiques et la Trinité chrétienne, la position de Cyrille étant nuancée) ; – la doctrine christologique et l'Incarnation (le Christ, Dieu et homme) ; – le recours aux autorités profanes, avec un examen des sources éventuelles de Cyrille et une évaluation de sa connaissance directe des œuvres qu'il cite. Elle est suivie d'une bibliographie sélective. Douze notes complémentaires en fin de volume développent certains dossiers spécifiques comme l'importance des sacrifices pour Julien, son projet de reconstruction du Temple de Jérusalem, ou encore les sens spirituels des prescriptions sur l'agneau pascal. Une Annexe examine les rapports entre le livre VIII et la *Lettre festale* XV de Cyrille. On trouve enfin 65 pages d'*indices* (index scripturaire, des sources, des auteurs anciens cités, et index des fragments du *Contre les Galiléens* de Julien).

La parution de ce remarquable ouvrage, d'une érudition foisonnante, mérite d'être saluée. »



Sophie Aubert-Baillet, *Le grec et la philosophie dans la correspondance de Cicéron*, Turnhout, 2021, Brepols, 696 pages, ISBN 978-2-503-59155-1

J'ignore si la norme est encore valable, mais tous ceux qui ont fait du thème latin « à l'ancienne » savaient qu'il était fortement conseillé d'utiliser le vocabulaire du Cicéron des discours et des œuvres philosophiques, celui de la correspondance étant considéré comme moins classique, plus relâché. Il sera difficile de maintenir cette position après la lecture du livre de Sophie Aubert-Baillet (SBA dans la suite du texte), tant il est vrai qu'il renouvelle complètement l'approche linguistique de la correspondance, en montrant que, si les différences sont indéniables, il n'existe pas pour autant de véritable solution de continuité entre celle-ci et le langage plus savant, et formellement plus rigoureux, des grands traités philosophiques. Dès la première phrase de l'introduction de cet

ouvrage, sa *uarietas* est définie avec précision, puisqu'il nous est dit qu'il se situe « au carrefour de plusieurs disciplines : la linguistique, la littérature antique, la philosophie grecque et romaine, ainsi que l'histoire prosopographique et culturelle de Rome à la fin de la République ». Un tel programme aurait pu sembler excessivement ambitieux, surtout venant d'une jeune chercheuse, internationalement reconnue il est vrai, mais il convient de dire d'emblée qu'il est réalisé avec une parfaite maîtrise de tous ses éléments. L'exceptionnelle connaissance d'une immense bibliographie n'a d'égale qu'une capacité tout aussi rare à définir des orientations nouvelles. Au cœur de cette recherche le bilinguisme gréco-latin, dont SPA expose en introduction, avec une grande clarté et une parfaite connaissance des fondements théoriques, les tenants et les aboutissants. Plus précisément, le « code-switching », caractéristique du bilinguisme individuel cicéronien, ainsi distingué du bilinguisme social et du bilinguisme stylistique. S'il y a un reproche que l'on peut faire à celle qui a écrit ce livre admirable, c'est précisément d'avoir choisi d'employer cette expression anglaise, il est vrai quasiment universelle chez les linguistes, au lieu des équivalents français qui sont donnés à la page 12 : « changement de code » et « alternance codique ».

La première partie est consacrée à l'analyse formelle et prosopographique du corpus. Dans un premier chapitre, SBA recense avec une minutie et une rigueur remarquables les termes grecs susceptibles d'une interprétation philosophique dans la correspondance. En effet, six points ont été sélectionnés : la date et le lieu de rédaction des lettres où figurent les termes grecs, puis la référence de la lettre, les mots et les expressions en langue grecque, les philosophes grecs et, le cas échéant, les ouvrages philosophiques contemporains. Quelques problèmes de détail, comme l'exclusion des termes translittérés en latin, alors que la tradition manuscrite peut très bien comporter des mots tantôt en caractères grecs, tantôt translittérés, et celle de l'expression καθολικὸν ἀξίωμα (règle générale), certes surtout présente dans le domaine de la médecine, mais qui sera également souvent utilisée dans les textes néoplatoniciens. Il n'est donc pas totalement impossible que Cicéron ait pu la recevoir de ses maîtres académiciens. Les conclusions tirées de ces tableaux sont très éclairantes, la principale étant selon nous que les mots grecs sont concentrés dans la période d'élaboration des traités philosophiques de la dernière période, autrement dit de 46 à 44, ce qui confirme l'unité de l'œuvre.



Un second chapitre est consacré à une approche d'abord grammaticale du corpus. Il s'est donc agi de catégoriser les occurrences – substantifs, adjectifs, adverbes et verbes, titres d'ouvrages, groupes nominaux, groupes prépositionnels et propositions, proverbes ainsi que les citations en vers et en prose – de façon à préciser les statuts des citations, mentions ou allusions. Cette recherche est suivie d'une enquête sur les modalités d'enseignement et/ou de transmission, au gré de la fréquentation des bibliothèques ou de consultations d'ouvrages. Tout particulièrement importantes dans ce chapitre sont les pages consacrées aux proverbes, p. 155-172, expression d'une culture à la fois populaire et savante. En effet, aux proverbes à proprement parler sont adjointes des formules d'allure proverbiale, tirées d'œuvres littéraires. De même pour tout ce qui concerne l'accès au savoir philosophique, qu'il s'agisse de l'enseignement oral ou de la transmission écrite, SAB fournit aux historiens de l'enseignement et de la culture antiques une foule d'informations de première main. L'aménagement des villas exigeait l'achat de nombreuses bibliothèques et œuvres d'art, or il n'est aucune œuvre qui nous informe avec tant de précision sur ces transactions et ces déménagements que la correspondance de Cicéron. On sait l'usage qu'en a fait Carcopino pour dévaloriser la personnalité de l'orateur-philosophe, ne voyant dans tout cela que l'appât du gain. Mais, dans la tradition de l'importance accordée par P. Boyancé à la mémoire dans la transmission des opinions philosophiques, contre le culte de l'écrit qui caractérisait la Quellenforschung, SBA souligne à juste titre que, de ce point de vue, Cicéron se trouvait au carrefour d'une double tradition, dont il a fait le meilleur usage : celle du platonisme, car on sait la préférence donnée à l'oral par Platon dans le *Phèdre*, 275 a-b, et celle de l'art de la mémoire, qui constituait l'une des cinq catégories de rhétorique.

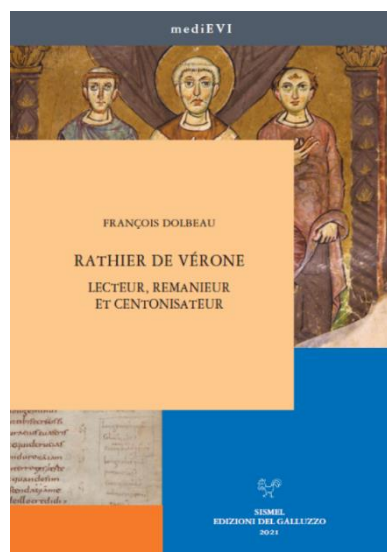
Le troisième chapitre, « Identités, fonctions, langages », est celui d'une prosopographie ciblée, puisqu'elle concerne les treize correspondants avec lesquels Cicéron échangeait des lettres contenant des termes grecs appartenant, de manière plus ou moins explicite, au registre de la philosophie. À travers cette recherche si précisément définie, c'est en réalité un tableau très vivant et remarquablement documenté de l'aristocratie intellectuelle de la fin de la République qui nous est offert. À notre connaissance, c'est la première fois qu'une telle entreprise est ainsi menée, aboutissant à des résultats qui complètent l'ouvrage, devenu classique, de E. Rawson, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, dont les analyses se trouvent prolongées et affinées. Une importance particulière est accordée, à juste titre à la notion de *persona*, qui, en raison de la distance géographique des correspondants et du décalage temporel entre l'envoi de la lettre et la réception de la réponse, trouve dans la correspondance une profondeur de champ particulière. Les présentations de personnages qui nous sont données ne se réduisent jamais à des accumulations d'indications biographiques. Pour chacun d'eux SAB fait preuve d'une capacité d'évocation exceptionnelle, resituant chacun d'entre eux dans le contexte social, politique, mais aussi intellectuel, avec autant d'importance pour la rhétorique que pour la philosophie. Et l'analyse psychologique des liens les unissant à Cicéron ou des différends, le plus souvent feutrés, les éloignant de lui est d'une insurpassable finesse.

La deuxième partie est consacrée aux sources philosophiques du grec dans cette correspondance. Tâche d'une grande difficulté, car la référence aux sources indique le souci de précision, alors que c'est surtout la fluidité des notions qui apparaît à l'analyse. Pour ne prendre qu'un exemple, p. 294, « lorsque Cicéron mentionne dans ses lettres *to kalon*, autrement dit la beauté morale, il fait référence à la fois au vocabulaire éthique de Platon et des Stoïciens, voire à celui d'un Platon stoïcisé ». On pourrait aussi évoquer la *parrhèsia*, ce franc-parler, certes présent chez Platon, mais qui deviendra omniprésent dans les doctrines hellénistiques. Lorsque Cicéron cite cette notion en grec dans sa correspondance, a-t-il en tête l'interprétation platonicienne, ou ses variations hellénistiques, il n'est pas aisé de trancher. D'où, comme le dit fort bien SAB, la difficulté extrême « de démêler l'écheveau des références philosophiques dans la correspondance ». Mais difficulté ne signifie pas impossibilité et l'on peut dire, pour reprendre une expression chère à Platon que SAB est allée aussi loin que possible, *ôs kata*



*dunaton*, dans la réalisation de ce travail. On lui saura gré d'avoir fait les meilleurs choix, par exemple en associant Platon, les Socratiques et les Académiciens, ce qui permettait une approche généreusement diachronique, au lieu de se cantonner dans une démarche analytique qui aurait artificiellement isolé l'auteur de la *République*. Et lorsqu'il est question de Platon lui-même, SAB, pour capter le sens de son utilisation par Cicéron, multiplie les perspectives et les points de vue. Nulle hétérogénéité, mais la conviction que Platon n'est nulle part ailleurs que dans cette sorte de kaléidoscope. Entre autres approches, celle du Platon *auctor*, autrement dit celle du Platon littéraire, trop souvent oublié par les philosophes, pour lequel il aurait fallu signaler, c'est l'une des très rares lacunes bibliographiques de l'ouvrage, le livre de Jean Laborderie, *Le dialogue platonicien de la maturité*, Paris, Les Belles Lettres, 1978. Ou encore, le « Platon stoïcisé », que nous connaissons mieux maintenant grâce aux études récentes de Gretchen Reydam-Schils, mais dont, à notre connaissance, personne n'avait jamais parlé à propos de la correspondance. Tout particulièrement intéressante est l'analyse de la manière dont Platon a permis à Cicéron de penser en profondeur l'actualité d'une *res publica* moribonde, voir notamment « Platon face à César », p. 311, César à propos duquel l'Arpinate utilise un mot promis hélas à une belle postérité tout au long de l'histoire, celui de « contrainte persuasive », *πειθανάγκη*, terme que l'on retrouvera en abondance à l'époque byzantine. Cependant, si ce mot est absent du corpus platonicien, il ne s'agit cependant pas d'un « néologisme » à proprement parler, puisqu'il est utilisé par Polybe, XXI, 42, 7. En ce qui concerne les Académiciens, on saura gré à SAB de ne pas s'être contentée des occurrences fréquentes dans les lettres qui ont précédé la rédaction des *Académiques*. Grâce à l'analyse d'un texte bien peu connu, Stobée, *Ecl.* II, 7, 2, elle a pu approfondir l'une des questions les plus difficiles et les plus irritantes de l'érudition cicéronienne, celle de la relation du philosophe à son maître, à la fois admiré, encensé et bien peu explicitement évoqué. De même, s'il est vrai qu'à propos des Stoïciens et des Épicuriens, SAB avançait en terrain connu, grâce à la profusion de publications sur la philosophie hellénistique qui a caractérisé ces dernières décennies, en revanche, la relation à la fois linguistique et philosophique de Cicéron à Aristote restait à explorer en profondeur. À côté de développements sur des thèmes plus classiques, notamment dans le domaine de l'éthique et du politique, les pages (461-474) consacrées à la notion de *problēma* sont tout simplement admirables. Ajoutons pour terminer que, si le qualificatif d'« intraduisible » est très rare dans ce livre, il est employé à bon escient à propos de la *philostorgia* stoïcienne, pour l'analyse – lumineuse – de laquelle Cicéron fait appel, p. 591-612 à Fronton, et cela change tout.

Cette recension ne donne qu'une faible idée des mérites de cet ouvrage, dont il est d'ores et déjà possible d'affirmer qu'il fera date dans les études cicéroniennes. Sophie Aubert-Baillet s'inscrit dans la lignée des grands cicéroniens français, Pierre Boyancé, Pierre Grimal, Alain Michel. Il est réconfortant, en ces temps à tous égards troublés, de constater que la relève est assurée avec tant de savoir, d'intelligence et de générosité.



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de notre confrère François Dolbeau, *Rathier de Vérone, lecteur, remanieur et centonisateur*, Firenze, SISMEL/Edizioni del Galluzzo, 2021. (mediEVI 29). ISBN 978-88-9290-073-8.

Pétrarque parlait avec émotion des auteurs de l'antiquité qu'il avait fréquentés et aimés à travers le gouffre des siècles. À coup sûr, entre Rathier, bénédictin, abbé de Lobbes, évêque de Vérone et de Liège, mort en 974, et François Dolbeau, il existe une amitié de ce type, approfondie à travers des décennies de proximité et de compréhension. Rencontré à travers les catalogues de la bibliothèque de Lobbes dont il fut abbé, Rathier n'a pas cessé depuis d'attirer sur ses traces écrites l'explorateur impénitent des bibliothèques et non moins impénitent découvreur de textes que nous connaissons. Pour

récolter les fruits de ce long compagnonnage, sont ici rassemblées onze études, neuf anciennes mises à jour, et deux inédites, qui forment une somme sur l'aspect le plus lié aux textes de l'écrivain : lecteur, remanieur, centonisateur, comme le dit le titre.

Rathier est un écrivain personnel, inattendu, subtil. Il a fasciné des générations de critiques et été reconnu comme un des rares exemples d'autobiographie médiévale. À cet aspect du personnage abondamment commenté, François Dolbeau n'a rien voulu ajouter. Il s'est concentré sur le rapport de Rathier aux livres, sur sa rumination des textes, sur ses pratiques d'écriture et ses méthodes intellectuelles. Des activités préparatoires ainsi mises à jour, il ressort une présence accrue de l'homme et de l'écrivain.

L'étude préliminaire, issue d'un article du *Dictionnaire de spiritualité* remanié et mis à jour, établit les bases de la biographie et de l'activité de Rathier. Cette notice, assortie d'une abondante bibliographie, peut servir de base de départ à toute recherche sur le personnage. On y relève en particulier la faible diffusion des œuvres de l'évêque, dont la réputation était pourtant considérable de son vivant : une douzaine de recueils ou de fragments du X<sup>e</sup> ou de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, ce qui montre qu'il est vite passé de mode, mais la moitié de ceux-ci présente des passages autographes, et une dizaine de manuscrits annotés par lui. C'est sur ce matériel apparemment réduit, mais remarquable par sa proximité avec l'auteur, que reposent les études suivantes : ces *Ratheriana* qui sont comme les campagnes successives d'une fouille archéologique, permettant de creuser de nouvelles tranchées à travers les épaves de la démarche intellectuelle de Rathier. Au cours de cette longue quête à étapes successives, François Dolbeau cherche toujours à faire un pas de plus dans la compréhension de l'auteur qu'il a rencontré à travers ses livres, avec une précision et une acribie qui est en soi un exemple de méthode. Au fil des pages, ses remarques sur les qualités et les défauts des éditions utilisées, ainsi que le surplus procuré par sa propre démarche, démontrent la valeur et l'efficacité de sa saine doctrine.

La première étape est une recherche sur les manuscrits de Rathier jadis conservés à Lobbes et dont trois sur quatre ont été détruits en 1794, mais que Dolbeau arrive à reconstituer à travers les anciens catalogues et les descriptions anciennes des érudits à la recherche des œuvres de Rathier. Le premier est un passionnaire annuel, qui a très probablement fait partie de la bibliothèque de Rathier. Le second, copié après sa mort, désormais à Valenciennes (Bibliothèque municipale 843), contient l'unique exemplaire des *Praeloquia*, et quelques pièces brèves ou extraits. Le troisième, qui a été l'objet de plusieurs copies modernes avant sa

disparition, contenait une majorité d'œuvres de Rathier et une copie d'un traité de Paschase Radbert, qu'il avait annoté de sa main dans un manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle de Bobbio lorsqu'il était évêque de Vérone. Le quatrième est un légendier à l'usage de Lobbes, très postérieur à Rathier. Il devait exister à Lobbes d'autres œuvres de Rathier, perdues avant le XVII<sup>e</sup> siècle. L'analyse de la tradition des œuvres permet de retoucher les éditions existantes faites sur des éditions anciennes, à partir des copies dont celles-ci dépendaient. La conclusion est que les éditions existantes, notamment celle de Peter L. D. Reid en 1976, CCCM 46, basée sur l'édition de la Patrologie et assez indifférente à la recherche des sources, est plutôt en recul par rapport à l'édition des frères Ballerini à Vérone en 1765.

L'étude des sources de Rathier est l'étape suivante (*Ratheriana* II). L'évêque avait eu accès à des bibliothèques prestigieuses. Mais en rédigeant les *Praeloquia*, en prison à Pavie, il se plaint d'avoir peu de livres. En relisant ceux qu'il était probable qu'il avait à sa disposition, d'après les quelques citations explicites, et les répertoires de sentences morales alors en circulation, François Dolbeau ajoute environ cent-cinquante passages de citation ou d'allusion (et quarante-six autres y seront ajoutées en 2016). Ce qui lui permet de donner une image plus précise de ses méthodes de travail : il disposait probablement d'une dizaine de recueils composites ou d'homéliaires, dont certains peuvent être identifiés dans le catalogue de l'abbaye de Lobbes où il les a apportés ensuite, ou dans des manuscrits subsistants (Trier, Stadtbibl. 149/1195, recueil de textes rares utilisés par Rathier, annoté de sa main en recopiant en marge les passages qu'il compte réutiliser). L'ouvrage qui semble lui avoir été le plus proche à cette époque de sa vie est le commentaire de saint Ambroise sur le psaume 118. Les ouvrages moins cités doivent l'avoir été de mémoire ou lors d'un remaniement postérieur. Ses lectures classiques et patristiques lui servent pour le fond mais aussi pour le style : il y relève les mots rares, souvent notés en marge de sa main dans les manuscrits qu'il a lus, et les utilise ensuite dans ses propres productions. Au passage, F. Dolbeau identifie tel ouvrage (l'*Agonisticus* qu'on a cru disparu ou non existant) avec un recueil de prières qu'il a remanié et augmenté.

Poursuivie sur l'ensemble de l'œuvre, cette identification des sources donne des résultats remarquables (*Ratheriana* III). De multiples allusions classiques ont en fait transité par les écrits de saint Augustin et de saint Jérôme, de Cassiodore ou de Boèce. Les citations scripturaires dérivent aussi souvent d'un intermédiaire liturgique ou patristique, comme le montre l'enchaînement de versets qu'on peut retrouver dans des commentaires, ou bien des formes antérieures à la Vulgate : la *lectio divina* et la ruminatio monastique de la Bible se poursuivent à travers la lecture de traités patristiques. Occasion de souligner combien est délicat dans ce contexte l'emploi des italiques dans une édition critique, qui ne devraient pas chercher à signaler tous les écarts avec les éditions de référence (p. 154). Les méditations quotidiennes d'œuvres patristiques, parfois notées dans les marges, sont « des réflexions à l'état brut, le premier stade par lequel passait la pensée créatrice de Rathier, [...] occasion et justification de la création personnelle » (p. 158). C'est l'univers intellectuel de ce savant, disciple de Grégoire le Grand, qui se dévoile à travers ses notes préparatoires. Notamment le manuscrit de Trèves déjà cité, qui tourne autour des problèmes de l'âme humaine, dont Rathier fait un usage plus moral et littéraire que théologique. Tantôt il paraphrase et cherche à comprendre mieux, en une lecture intelligente et personnelle, et en appliquant ses lectures à son propre cas, tantôt les notes préfigurent comme un avant-texte de l'œuvre en gestation (les *Praeloquia*, titre bâti en référence aux *Soliloquia* d'Augustin). Un réel désir de progrès spirituel apparaît dans ces annotations, dont certaines n'étaient destinées qu'à lui-même. L'édition en est donnée et commentée avec pertinence (385 entrées). Si la triste vieillesse de Rathier l'a fait parfois taxer d'hypocrisie, cet avant-texte mène à considérer les *Praeloquia* comme une méditation sincère et une exhortation à la perfection. Les citations des Pères, reflet de ses méditations quotidiennes, n'y sont pas ornementales, mais fondamentales.

Fort de cette réflexion sur les méthodes de travail et d'écriture, F. Dolbeau présente ensuite des œuvres considérées comme mineures, mais qui illustrent bien son propos. D'abord dans le domaine hagiographique : un sermon inédit pour saint Donatien (BHL 2280), qu'il restitue à Rathier d'après des parallélismes avec ses œuvres attestées, le maniérisme du style et sa recherche d'expressivité ; il le replace dans le dossier hagiographique de Donatien, le date de 944-945 et l'édite d'après les deux manuscrits. La Vie de saint Ursmer abbé de Lobbes (BHL 8417), remaniement d'une vie plus ancienne, est la plus diffusée des œuvres de Rathier (27 témoins dont 11 disparus, un quart dans le Légendier flamand), sous diverses formes, raccourcies ou augmentées. Adoptée à Lobbes, elle eut une circulation régionale avant de passer de mode. Un remaniement par interpolation de faits historiques, d'après les *Gesta abbatum Lobbiensium* de Folcuin, est peut-être de Folcuin lui-même, qui admirait beaucoup le style de Rathier, à la fin de sa vie vers 990. Une édition du texte, dont seul le prologue jouissait d'une édition moderne, conclut cette étude, accompagnée en annexe de la seconde vie de saint Ermin qui est sans doute du même auteur, peut-être Folcuin, que la vie interpolée d'Ursmer.

Quinze sermons identifiés de Rathier ont été édités, mais F. Dolbeau s'intéresse en outre à une série de textes qui accompagnent les œuvres de Rathier dans deux recueils de Munich, provenant de la cathédrale de Freising ; depuis les frères Ballerini au XVIII<sup>e</sup> siècle ils ont été négligés comme composés presque uniquement d'extraits patristiques : ce sont des centons. Or, les théoriciens médiévaux conseillaient de rédiger en deux étapes : d'abord une ébauche en style simple, puis une mise en forme par l'emploi de figures. Après l'analyse de ces sermons de Freising, visiblement des canevas ou brouillons pour un prédicateur appelé à prêcher pour la fête des saints patrons de Vérone, F. Dolbeau lance l'hypothèse qu'une partie en est imputable à Rathier, sans avoir reçu une mise en forme définitive. Il montre que certains passages utilisés se retrouvent annotés dans les manuscrits utilisés par Rathier, et que les quelques mots de liaison ajoutés figurent souvent dans d'autres de ses écrits. Est également utilisé, alors qu'il fut peu lu au Moyen Âge, Zénon de Vérone, lointain prédécesseur de Rathier qui le considérait comme son patron personnel. Une partie des sermons-centons, à divers degrés de finition, sont donc attribuables à Rathier, grâce aux connaissances acquises des méthodes d'annotation et de travail de celui-ci. Et, grâce à l'insertion, aux côtés des œuvres d'un auteur maniaque de l'écriture, d'états de texte qui ne sont pas normalement destinés à la conservation, on touche du doigt ce qui dut être le mode de composition de la plupart des sermons quotidiennement prononcés : un relevé de lectures destinées à la méditation et rassemblées pour permettre au pasteur d'accomplir son devoir de prédication, éventuellement en langue vulgaire pour le peuple, ce qui justifie que la mise en forme linguistique en soit sommaire.

L'influence des Pères restant prédominante jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, les prédicateurs se servaient de ces recueils de sermons ou d'extraits patristiques que sont les homéliaires, mais devaient s'adapter lors des fêtes récentes ou locales. La centonisation était l'une des techniques employées. F. Dolbeau revient sur son emploi et sur la transmission de ces textes, jusqu'à la réforme grégorienne qui favorise les sermonnaires d'auteur. Dans les deux recueils de Freising, les auteurs exploités ne sont jamais nommés, et les retouches ne dépassent que de peu 11% des modèles ; dans le cas des sermons attribuables à Rathier, en 961-968, le retour incessant des mêmes sources, surtout Grégoire le Grand excerpté par Tayon de Saragosse et, à certains moments, Zénon de Vérone, les renvois d'un sermon à l'autre, sont décisifs. Sept sermons sont édités, avec des procédés qui permettent d'évaluer précisément la fidélité au texte source, et toute une colonne pour les comparaisons.

Pour compléter les deux séries d'éditions précédentes (deux et sept sermons-centons), huit autres ont reçu le même traitement (contribution inédite). Cette série de sermons méconnus ouvre des perspectives neuves sur la prédication médiévale avant l'âge grégorien et scolastique.

L'ensemble de l'ouvrage, qui par vagues successives approfondit obstinément une recherche toujours active, permet par son rassemblement une meilleure connaissance du lecteur

infatigable que fut Rathier, maniaque de la lecture active, plume en main, avide d'utiliser et de recycler ses découvertes dans le champ de sa vaste culture et de ses auteurs favoris. »